

À propos des Aborigènes australiens. Réponse à Bernard Arcand

Sylvie Poirier

Les enfants nomades
Volume 12, Number 2, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015034ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015034ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poirier, S. (1988). À propos des Aborigènes australiens. Réponse à Bernard Arcand. *Anthropologie et Sociétés*, 12 (2), 187–191.
<https://doi.org/10.7202/015034ar>

À PROPOS DES ABORIGÈNES AUSTRALIENS RÉPONSE À BERNARD ARCAND

Sylvie Poirier

Département d'anthropologie
Université Laval

Dans son article « Il n'y a jamais eu de société de chasseurs-cueilleurs », Bernard Arcand (1988) remet en cause, et avec raison, l'« ethnocentrisme » de certains anthropologues et leur « acharnement » à vouloir maintenir une catégorie sans existence propre, ou encore, à tenter de classer sous une même rubrique, en l'occurrence le mode de subsistance, des sociétés souvent assez différentes les unes des autres. Je n'ai pour le moment rien à ajouter à la réévaluation du concept même du « chasseur-cueilleur », un sujet où les connaissances d'Arcand sont sans contredit plus approfondies et plus élaborées que les miennes. Toutefois, une mise au point s'impose en ce qui concerne ses références au cas australien, basées exclusivement sur les travaux d'Alain Testart.

On se rappellera la typologie de Testart (1981) des sociétés de chasseurs-cueilleurs et sa thèse sur le communisme primitif (1985). Dans ces deux ouvrages, Testart isole le cas australien comme seul et véritable exemple de chasseurs-cueilleurs. Arcand, dans son article, met en doute l'insistance de Testart à prétendre que le mode de subsistance puisse être déterminant pour dresser une typologie du chasseur-cueilleur ou même qu'il puisse exister un modèle idéal. Mais c'est essentiellement sur la base de la recherche à tout prix d'un modèle idéal qu'Arcand critique la thèse de Testart et non sur son interprétation de l'ethnographie australienne. Ces deux auteurs me semblent donc faire preuve d'un certain acharnement à vouloir conserver une catégorie pour le moins hypothétique, celle des « Aborigènes australiens », cobayes du laboratoire Testart. En effet, certaines des interprétations ethnographiques de Testart demandent, sur la base de l'ensemble de la littérature australienne, à être pondérées, ajustées et reconsidérées. La réfutation de ses propositions est en soi une tâche laborieuse à laquelle je m'attaquerai dans une publication prochaine. Pour le moment, quelques ajouts aux connaissances ethnographiques d'Arcand et quelques brefs réajustements aux prémisses de Testart suffiront afin que certaines des conclusions tirées de l'ethnographie australienne ne deviennent pas état de fait.

Avant d'aborder les points essentiels de la thèse de Testart, repris par Arcand, quant à la spécificité du cas australien, je rappellerai ceci : le fait est bien connu que les Aborigènes australiens, ou plus justement les différents groupes linguistiques, sociaux et culturels qui occupaient et occupent encore le vaste territoire aujourd'hui appelé l'Australie, ont, depuis les débuts de l'anthropologie et tout au long de son développement historique, servi de matière première à d'importants travaux théoriques sur les sociétés humaines. On pense évidemment aux travaux de Durkheim sur les formes « élémentaires » de la vie religieuse, à ceux de Lévi-Strauss sur les structures « élémentaires » de la parenté et le totémisme et ceux, plus récents, de Testart sur les formes « élémentaires » du communisme primitif. Trois théoriciens, soit dit en passant, qui n'ont partagé la vie de l'Aranda, du Pintupi ou du Yolngu qu'entre les quatre murs de leurs bibliothèques.

Cela ne semble pas gêner Arcand car, s'il remet en cause certains des éléments et des développements de la thèse de Testart, il est regrettable qu'en ce qui concerne l'ethnographie australienne il accepte d'emblée l'information de « seconde main » de celui-ci et se pose même, à la limite, en défenseur des propositions de Testart. Il écrit : « Les analyses de Testart y sont souvent fascinantes et il s'agit probablement d'une contribution nouvelle et importante à la littérature sur l'Australie » (p. 49). On peut en conclure

qu'Arcand maîtrise la littérature australienne puisqu'il affirme que Testart y apporte « une contribution nouvelle et importante ». Comment expliquer alors que la bibliographie qui suit son article ne comporte aucun titre de l'ethnographie australienne ? J'en profite pour faire remarquer que celle de l'ouvrage de Testart (1985) omet, pour des raisons que j'ignore (mais que je soupçonne !), les auteurs contemporains les plus importants tels que, pour n'en nommer que quelques-uns, Nicolas Peterson, Fred Myers, Diane Bell, Janice Reid, Ian Keen, Howard Morphy, etc.

Ces anthropologues, à partir de données de terrain de « première main », ont entrepris de reconsidérer et redéfinir, selon les régions, les paramètres caractérisant les groupes australiens. Ainsi les notions de « propriété », « propriétaires traditionnels » et de « territoire » mettent à jour les multiples niveaux d'appartenance et d'utilisation d'un territoire donné; celles de groupes sociaux, résidentiels et rituels démontrent la variabilité de ceux-ci, selon les contextes, ainsi que les choix qui s'offrent aux individus; celles de groupes matrilineaires et patrilineaires révèlent un certain degré de complémentarité sur le plan rituel, social et résidentiel mais sans qu'aucun ne s'institue comme dominant ou déterminant en dernière instance. La monographie de Myers (1986b) sur les Pintupi du Désert occidental est particulièrement intéressante et révolutionnaire en ce qu'elle se construit à partir d'une vision essentiellement « égocentrique » et non pas « sociocentrique » de la société. Les travaux de ces anthropologues apportent donc un souffle de fraîcheur à l'anthropologie australienne, « a sense of ethnographic reality instead of the once – dominant abstractions of social structure » (Myers 1986a: 139), où l'accent est mis davantage sur l'acteur culturel (et l'action humaine) plutôt que sur cette entité abstraite qu'est la société, selon la vision durkheimienne.

Arcand poursuit : « [...] Testart construit, comme tout bon ethnographe, un modèle cohérent et systématique d'une société entière » (p. 49). Premièrement, j'ignorais que l'on pouvait être ethnographe en demeurant dans son salon. On se rappellera à cet effet la définition de Lévi-Strauss (1974: 4) : « [l'ethnographie] consiste en l'observation et l'analyse de groupes humains [...] » (je souligne).

Deuxièmement, ce « modèle cohérent et systématique d'une société entière » ne pêche-t-il pas à trop vouloir uniformiser ce qui ne l'est pas ou l'est difficilement, c'est-à-dire les sociétés australiennes ? Certes, Testart (1988: 7) reconnaît la pluralité des sociétés australiennes, mais cela ne l'empêche pas, pour les besoins de son modèle, d'ignorer leurs différences ou même les cas d'exception afin de poser les principales caractéristiques d'une société unique, celle des « Aborigènes australiens », comme le modèle idéal du chasseur-cueilleur, comme seul représentant du communisme primitif (tel que défini par Testart), et plus encore, comme seul témoin vivant du paléolithique. Sur ce dernier point, je réfère le lecteur intéressé à un débat récent paru dans *Current Anthropology* et où Testart a dû faire face à de violentes oppositions de la part de plusieurs spécialistes des chasseurs-cueilleurs, parmi lesquels certains Australiens. Lévi-Strauss, bien qu'il se soit très souvent référé à l'ethnographie australienne, s'est toujours refusé à uniformiser les formations sociales et culturelles des multiples groupes australiens. Non pas que celles-ci s'opposent radicalement, loin de là, mais la position de Lévi-Strauss (1962: 120), à savoir que « les cultures australiennes apparaissent les unes et les autres dans un rapport de transformation », est plus nuancée et par le fait même plus justifiable que celle de Testart.

Puisqu'Arcand louange « la qualité de l'information ethnographique » (p. 49) de Testart, on peut donc en conclure qu'il accepte d'emblée les généralisations et les éléments réductionnistes, d'ailleurs erronés, de celui-ci sur les sociétés australiennes. Les deux principaux fondements de la thèse de Testart, qui feraient du cas australien « le seul exemple d'un véritable communisme primitif » (p. 49), sont repris comme suit par Arcand : 1) « En Australie, le producteur ne doit pas s'approprier les fruits de son travail qui sont distribués et consommés par les autres » (p. 48, je souligne); 2) « [...] la logique

sociale australienne est entièrement orientée vers l'appropriation commune de toute propriété » (p. 50). Qu'on me permette maintenant de réfuter ces affirmations sur la base de mes observations chez les groupes du Désert occidental australien, notamment les Gugadja, Ngadi, Walmadjeri, Walpiri et Pintupi.

Lorsque Testart soutient qu'en Australie « le producteur d'un produit n'en est jamais le consommateur » (1985: 89), il se réfère exclusivement aux produits de la chasse. Du revers de la main, il escamote tous les produits de la cueillette, qui représentaient traditionnellement 80% de la diète. Ceux-ci sont consommés sur place par le(s) cueilleur(s), homme et/ou femme, et le surplus est rapporté au camp pour être partagé. Quant aux armes et objets divers, ils demeurent la propriété de l'artisan, à moins que, pour des raisons diverses, celui-ci ne décide de s'en défaire ou qu'un homme ne fabrique un objet d'utilisation féminine pour sa femme qui peut, si elle le désire, le fabriquer elle-même.

Donc, en ce qui concerne les produits de la chasse, nuance et contextualisation s'imposent devant les conclusions avancées par Testart. Mes observations sur le terrain ont démontré que le partage du gros gibier (kangourou, émeu, « bush turkey », et plus récemment le bœuf) est de mise et ce n'est qu'en certaines occasions (nous y reviendrons) que le chasseur remet entièrement le produit de sa chasse aux hommes et/ou aux femmes âgés.

Lorsque la chasse (et/ou la cueillette) a été fructueuse, le partage, s'il obéit à certaines règles de distribution, s'effectue différemment selon les contextes, les personnes présentes, et les redevances sociales, rituelles ou autres du chasseur envers certains membres du groupe. La règle universelle est celle du partage, ou plus exactement de la réciprocité, mais elle n'est certes pas une obligation du chasseur à se défaire de son produit car, règle générale, il aura toujours sa part.

Lorsque le chasseur remet le produit de sa chasse aux hommes et/ou aux femmes âgés, ce sont des raisons personnelles d'ordre social (obtention ou échange de femmes, extension du réseau de connaissances, etc.) ou rituel (initiation à un stade supérieur, accès à la connaissance rituelle d'un territoire donné, accès à des sites sacrés, etc.) qui le poussent à agir ainsi et non cette entité abstraite qu'est la « société ». Alors que Testart perçoit dans cette pratique une « obligation sociale » (perception très durkheimienne), donc la « négation » de l'individu (évidemment le communisme primitif ne saurait reconnaître la poursuite d'un but individuel), c'est tout le contraire dont il s'agit. Il semble donc y avoir recherche d'un « profit », mais un « profit » qui ne doit pas nécessairement s'analyser essentiellement en termes matérialistes, au niveau de la communauté, mais souvent en des termes sociaux et/ou rituels, au niveau individuel.

Les cultures australiennes, comme le souligne Lévi-Strauss (1962: 118), sont hautement érudites et intellectuelles et leur « idéologie » (concept qui demanderait d'ailleurs à être réévalué à la lumière de nouvelles approches en anthropologie) ne saurait se traduire simplement comme la face subjective de leur économie ainsi que le prétend Testart (1985: 521). La subsistance de base étant assurée, grâce à une connaissance approfondie du milieu physique et de ses ressources, le but de l'individu Gugadja ou Pintupi devient celui de se développer comme « homme de Loi » et « femme de Loi » accompli, par l'« accumulation » des connaissances rituelles, mythologiques et cosmologiques de son « territoire » et de « territoires » voisins.

En ce qui concerne le « stockage », le cas australien, dans les analyses de Testart, fait « figure d'exception » (Arcand 1988: 48). Testart reconnaît qu'il existait dans les régions plus fertiles du Nord australien. Le stockage des graminés était également pratiqué dans les régions désertiques, mais par une sorte de subtilité propre à la logique intellectuelle, Testart l'élimine du continent australien. La question se pose alors de savoir pourquoi les cultures australiennes n'ont pas misé davantage sur cette source éventuelle

de « profit », sur cette étape-clé, toujours selon Testart, du passage à un stade supérieur de développement qui reconnaîtrait enfin cette « individuation » méconnue du communisme primitif. Ce n'est certes pas, comme l'affirme Testart, pour des raisons de « barrières culturelles » (1988: 9) ou encore parce que ce sont des « agriculteurs ratés ou des agriculteurs égarés dans des zones où l'agriculture est impossible » (1985: 180), mais peut-être tout simplement parce que le mode de subsistance basé sur la chasse et la cueillette leur convenait, tant au plan individuel que collectif, et que les préoccupations des acteurs culturels, une fois la subsistance assurée, étaient d'un tout autre ordre. Il semble donc que dans le cas australien, la satisfaction personnelle ne se mesurait pas essentiellement en termes d'accumulation des ressources matérielles mais en termes également d'accumulation des ressources rituelles et mythologiques liées aux territoires de différents groupes locaux.

Certains, comme Testart, pour les besoins d'une thèse matérialiste et « évolutionniste » (Arcand d'ailleurs lui reproche ce dernier point), diront peut-être qu'il y a là une « fuite vers l'imaginaire » pour pallier la rigueur du pays et les conditions de vie difficiles. Par contre, dans la réalité, le Gugadja et le Pintupi, habitants des zones désertiques, perçoivent leur territoire essentiellement en termes d'abondance et de profusion, tant sur le plan écologique que cosmologique. De plus, Myers (1986b) dans son étude des Pintupi a démontré que les mouvements de la bande étaient guidés, non pas essentiellement par la disponibilité des ressources comestibles, mais bien par la tenue périodique des cérémonies d'initiation, dans des territoires souvent très distants géographiquement les uns des autres.

Quant à « l'appropriation commune de toute propriété », il suffit d'ajouter que la complexité de la définition de « propriété » et de « propriétaires » (en ce qui a trait essentiellement aux territoires des groupes locaux ou, perçu inversement, aux différents critères qui justifient l'appartenance d'égo à un ou des territoires donnés) et les multiples formes qu'elle prend en Australie ont fait l'objet de nombreux débats depuis le début, il y a une quinzaine d'années, des revendications territoriales des Aborigènes. Une propriété territoriale donc qui n'est ni privée, ni publique, ni commune mais qui est.

Une autre affirmation, et non la moindre, d'Arcand demanderait à être largement discutée. Il écrit : « [...] dans le dernier essai de Testart, ce sont les sociétés australiennes à clans matrilineaires face à l'ensemble de l'humanité » (p. 50) qui se poseraient comme modèle idéal du communisme primitif. Je me bornerai à souligner pour le moment, que toutes les sociétés australiennes reconnaissent, à des degrés divers, l'affiliation d'égo tant à son groupe matrilineaire qu'à son groupe patrilineaire, et que le choix individuel et le contexte (mariage, échange rituel, résidence) donnent priorité soit à l'un soit à l'autre.

En conclusion, je dirai que le cas australien, par son isolement et sa complexité, a toujours beaucoup intrigué et fait couler beaucoup d'encre. Il n'en demeure pas moins que dans le cadre de cette réplique seuls quelques réajustements s'imposaient. Mon intention n'est pas de me poser en défenseur du Gugadja, Walmadjeri ou autre ni en autorité sur une réalité culturelle dont je considère les acteurs eux-mêmes seule autorité en la matière. Mais, à mon avis, Arcand devrait user de prudence en utilisant les interprétations de « seconde main » de Testart sur l'ethnographie australienne. Et, advenant qu'on puisse admettre qu'« il n'y a jamais eu de société de chasseurs-cueilleurs », il y a toujours eu des hommes et des femmes qui ont pratiqué la chasse et la cueillette et ceux-ci ont d'autres chats à fouetter, entre autres des kangourous à dépecer, des grains à vanner et des cérémonies à préparer. Pour parvenir à l'aboutissement de sa recherche sur le communisme primitif, Testart a inventé les « Aborigènes australiens » et Arcand donne l'impression d'avoir breveté cette invention.

RÉFÉRENCES

ARCAND B.

- 1988 « Il n'y a jamais eu de société de chasseurs-cueilleurs », *Anthropologie et Sociétés*, 12, 1: 39-59.

LÉVI-STRAUSS C.

- 1962 *La pensée sauvage*. Paris: Plon.
1974 *Anthropologie structurale*. Paris: Plon.

MYERS F.

- 1986a « The politics of representation: anthropological discourse and Australian aborigines », *American Ethnologist*, 13, 1: 138-153.
1986b *Pintupi Country, Pintupi Self. Sentiment, Place and Politics among Western Desert Aborigines*. Washington: Smithsonian.

TESTART A.

- 1981 « Pour une typologie des chasseurs-cueilleurs », *Anthropologie et Sociétés*, 5, 2: 177-223.
1985 *Le communisme primitif*. Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
1988 « Some Major Problems in the Social Anthropology of Hunter-Gatherers », *Current Anthropology*, 29, 1: 1-31.